THIERRY
VIALA

VERTIGES MORTELS SUR MONTPELLIER

éditions
Les Presses Littéraires

VERTIGES MORTELS SUR MONTPELLIER

Retrouvez tous nos titres de la collection
Crimes et châtiments sur
www.lespresseslitteraires.com

Photo de couverture :
© Thierry Viala

ISBN : 979-10-310-1619-1
© Thierry Viala – Les Presses Littéraires, 2025

THIERRY VIALA

VERTIGES MORTELS SUR MONTPELLIER

Les Presses Littéraires

Toute similitude avec des faits réels ou des personnes existantes ou ayant existé serait purement fortuite et ne résulterait que d'une coïncidence involontaire. Ce livre constitue une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont issus de l'imagination de l'auteur ou utilisés de manière fictive.

« Quand vous sortirez de la tempête, vous ne serez pas la même personne que celle qui y est rentrée. »

Haruki Murakami

« La seule espèce dangereuse pour l'homme, c'est l'homme lui-même. »

Bernard Minier

« L'enfer, ce n'est pas de ne pas avoir le choix. C'est de devoir choisir entre deux choses épouvantables. »

Don Winslow

Prologue

Samedi 16 novembre

L'homme perché sur l'aqueduc oscillait dangereusement.

Ses mouvements étaient chaotiques, comme s'il faisait face à un ennemi invisible. Le vent, glacial et impitoyable, se joignait à la lutte.

Parfois, ses doigts s'accrochaient désespérément à la rambarde, tandis que son équilibre restait précaire. Une rafale plus violente et il plongerait dans le vide, vingt et un mètres plus bas, scellant ainsi son destin.

Près du château d'eau, une silhouette immobile observait. Grand, le col relevé de son manteau sombre dissimulait une partie de son visage. Une écharpe noire soigneusement nouée renforçait son anonymat. Ses mains gantées reposaient sur la balustrade. Il semblait n'être qu'un simple observateur, mais ses yeux, cachés sous le bord d'un chapeau sombre, ne manquaient rien de la scène.

La cloche de la cathédrale sonna vingt-trois fois. Le vent hurlait à travers les arches, fouettant la veste du funambule. Celui-ci porta les mains à sa tête, vacillant dangereusement.

Le spectateur pencha légèrement la tête, un geste

subtil, mais chargé de tension. Éprouvait-il de l'empathie pour l'acrobate en danger ? Ou plutôt une curiosité morbide ? Rien dans son expression ne trahissait ses véritables sentiments.

Le vent fit claquer le blouson de l'acrobate, le forçant à reculer d'un pas. Son talon effleura le bord de la pierre. Il vacilla une seconde fois, il sembla que le vide allait l'avaler. Puis il se rattrapa, s'accrochant au parapet dans un ultime geste de survie.

À cet instant un observateur averti aurait peut-être remarqué que le témoin mystérieux au manteau sombre avait froncé légèrement les sourcils. Il se décida, glissa une main dans sa poche et en sortit un téléphone noir aux bords brillants.

Après une courte hésitation, il composa un numéro. L'écran s'alluma, éclairant brièvement son visage.

Après deux sonneries, l'interlocuteur décrocha. L'inconnu demanda :

– Ventadour ?

Une voix rauque répondit, perçant difficilement à travers le tumulte de la musique et des cris qui l'entourait.

L'homme au chapeau jeta un regard vers la silhouette tremblante sur l'aqueduc, comme pour s'assurer qu'elle tenait toujours debout.

– Écoute-moi attentivement, Ventadour. Si tu tiens à ton ami, tu ferais mieux de venir immédiatement.

Ses doigts gantés effleurèrent la pierre rugueuse du parapet, comme s'il en testait la texture glacée, laissant à son interlocuteur le temps de saisir le sens de ses paroles. Après quelques secondes, il reprit :

– Qui je suis ? Ça n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est que la vie de ton ami ne tient qu'à un fil. Où tu es, Ventadour ?

Le vent se renforça, faisant vaciller l'homme sur l'aqueduc, son pied menaçant de glisser.

– Si tu es aux célébrations près de l'Arc de Triomphe et que tu admires les jeux de lumière, tu n'es pas loin. Il est sur l'aqueduc Saint-Clément, seul, désorienté, instable, et perché à plus de vingt mètres de hauteur.

Un sourire éclaira brièvement le visage de l'inconnu en un mélange de satisfaction et d'amusement.

– Dépêche-toi, Ventadour. Il ne lui reste pas beaucoup de temps. Le vent ici est traître, et ton ami semble déjà épuisé.

Sans plus tarder, il raccrocha et rangea lentement le téléphone. Puis, il se redressa, les paumes toujours appuyées contre la pierre. Il fixait de nouveau la silhouette chancelante sur l'aqueduc.

Ce fut la détonation d'une des fusées du feu d'artifice qui le ramena à la réalité.

L'air glacé de novembre lui mordait la peau, s'infiltrant jusque dans ses os. Il vacilla, les jambes flageolantes, le souffle haché. Une douleur acérée lui vrillait le crâne, pulsant en rafales jusqu'aux tempes. Chaque battement de son cœur résonnait en écho dans sa tête. Il ferma les yeux, l'espace d'un instant, cherchant à canaliser le chaos qui menaçait de l'engloutir.

Quand il les rouvrit, une lumière crue éclaboussait le paysage. L'odeur âcre de poudre et d'humidité saturait l'air. Il prit enfin conscience de l'endroit où il se trouvait : l'aqueduc Saint-Clément. Sous ses pieds, le vieil édi-

fice vibrait sous le souffle du vent. En contrebas, la ville s'étalait, figée sous le froid nocturne, silhouettes sombres ponctuées de halos blafards.

Il inspira profondément, mais l'air humide lui brûla la gorge. Un vertige le prit. Sous ses pieds, la pierre semblait osciller, comme le pont d'un navire pris dans la tempête. Il serra les dents, raffermissant ses appuis pour ne pas basculer. Les 256 arches centenaires, vestiges d'un passé où elles acheminaient l'eau vers la ville, s'étiraient dans l'obscurité, telles les vertèbres d'un colosse de pierre. À cette hauteur, chaque mouvement était dangereux. Chaque pas pouvait le faire basculer dans le vide béant qui s'ouvrait de chaque côté.

Son regard se posa sur le château d'eau, situé à l'extrémité de l'aqueduc. L'imposante structure hexagonale, percée d'arcades, semblait flotter dans l'ombre. Les colonnes corinthiennes, caressées par la lumière tremblante des réverbères, semblaient surgir d'un autre âge.

Il fit un pas en arrière. Un sursaut le ramena à la réalité. Ses doigts s'agrippèrent au rebord glacé, cherchant un ancrage. Comment diable était-il arrivé là ?

Un frisson le parcourut. Il tenta de rassembler ses souvenirs, mais son esprit n'était qu'un gouffre où flottaient des fragments épars, impossibles à assembler. Était-il monté de son plein gré ? L'avait-on contraint ? Tout lui échappait.

Il chercha désespérément un point de repère et, finalement, il l'aperçut. Une silhouette sombre s'éloignait lentement. Le bord d'un chapeau de feutre dépassait d'un long manteau noir, dont les pans ondulaient au gré du vent. Titoan cligna des paupières. L'instant d'après, l'homme avait disparu, englouti par les ténèbres.

***

Douze jours plus tôt : lundi 4 novembre.

Le soleil de début novembre déclinait, étirant des ombres longues et rougeâtres sur les pavés érodés des ruelles montpelliéraines.

Dans le petit salon, le fauteuil du coiffeur grinçait sous le poids de Blake. Le jeune Anglais était immobile, les bras appuyés sur les accoudoirs usés, pendant que Pedro passait la lame sur sa joue. Le métal, froid et précis, glissait sans effort sous les mains du barbier, qui travaillait en silence, concentré, maîtrisant chacun de ses mouvements.

Quant à Blake, il avait la tête ailleurs. Son esprit, détaché de la perception du rasoir, s'évadait vers la soirée à venir avec Gladys, sa nouvelle copine afro-américaine. Une tornade qui avait balayé sa routine, laissant derrière elle un désordre fascinant. Elle était tout ce qu'il n'était pas : imprévisible, excessive, magnétique. Les yeux de la jeune femme brillaient d'une intensité déconcertante lorsqu'il parlait, comme si chaque phrase qu'il prononçait révélait une vérité profonde. Il avait le don de métamorphoser les anecdotes entendues au pub en récits captivants. Et de cela, Gladys ne se lasserait jamais. Il le savait.

Cependant, tout n'était pas parfait en elle… Gladys avait des défauts. Elle parlait beaucoup, était impulsive et ignorait les limites. Pourtant, elle savait être compréhensive. Et sexy. Ça rattrapait tout le reste.

Il fronça les sourcils, car il ne parvenait toujours pas à la joindre, depuis trop longtemps. En effet, cela faisait près de dix jours qu'il n'avait reçu aucune nouvelle d'elle,

ni message ni appel. Ce silence inhabituel commençait à le tracasser, voire même à éveiller en lui des soupçons. L'idée qu'elle puisse lui poser un lapin l'agaçait. Il regrettait même d'avoir partagé certains détails sensibles d'une conversation entendue au pub. Ces renseignements pourraient s'avérer préjudiciables s'ils étaient mal utilisés. Et Gladys était une fonceuse qui agissait d'abord et réfléchissait ensuite.

– Ce match de dimanche soir était complètement fou, n'est-ce pas ? s'exclama Pedro, mettant ainsi fin au silence.

Blake cligna des yeux, ramené à la réalité. Pedro était un type jovial, toujours prêt à parler de football.

– Et vous, qui supportez Liverpool, aimez-vous le football français ? demanda-t-il en désignant le tatouage au cou de Blake : L.F.C., les lettres rouges et noires du Liverpool Football Club.

Blake hocha vaguement la tête en réponse aux questions de Pedro. Les murs du salon étaient couverts de vieilles affiches : Laurent Blanc en pleine extension, Julio Cesar effectuant un saut spectaculaire. Une époque révolue.

La clochette de la porte tinta doucement. Un homme entra. Grand, blond, une barbe soignée, une boucle d'oreille brillait sous la lumière tamisée. Il portait un blouson noir et un sac à dos jeté sur une épaule. Sans un mot, il s'assit sur une des chaises en bois, à quelques mètres. Blake sentit sa gorge se nouer. L'homme avait quelque chose d'inquiétant. Ce n'était pas son apparence, mais un détail qu'il avait aperçu : un tatouage à la

base de sa nuque, composé de deux lettres simples, mais évocatrices : MS.

Le cœur de Blake s'emballa soudainement. Il avait déjà vu ces initiales, dix jours plus tôt, dans le pub où il travaillait. Les souvenirs jaillirent comme une alarme mal désactivée. Ce soir-là, le blond à la boucle d'oreille était attablé avec deux autres personnes. Des bribes de leur conversation flottaient encore à la lisière de sa mémoire.

Assis dans le fauteuil, il s'efforça de contrôler son agitation, mais son corps le trahissait. Une goutte de sueur perla lentement sur son front avant de mourir sur sa lèvre inférieure. Ses mains, crispées sur les accoudoirs, tremblaient légèrement, blanchies par la tension.

Dans le miroir du salon, leurs regards se croisèrent. Les yeux du blond étaient glaciaux, d'un bleu si clair qu'ils semblaient dénués d'humanité sous l'éclairage blafard du salon de coiffure. Pedro, toujours fidèle à lui-même, babillait sur les déboires du club de Montpellier, sans se soucier de l'atmosphère électrique qui saturait la pièce.

Blake sentit une boule dans sa gorge. Ce type n'était pas un client ordinaire. Chaque fibre de son corps hurlait « danger ». Cet homme représentait une menace et Blake le ressentait intensément.

Un frisson lui parcourut l'échine alors que les souvenirs refaisaient surface. Cette conversation, qu'il avait entendue au pub et qu'il avait partagée avec Gladys, lui revenait en mémoire. Et maintenant, cet homme était là, le regardant froidement.

Pedro, qui n'avait pas conscience du malaise ambiant, continua sur sa lancée.

– Vous avez vu ça, Blake ? Leur défense est catastrophique, hein ?

Blake hocha la tête sans pouvoir articuler une réponse logique. Ses réflexions s'égaraient, se souvenant de cette discussion qu'il aurait dû ignorer et certainement pas répéter à Gladys. Mais, il était trop tard.

Le pub était bondé ce soir-là. L'ambiance était agréable : des éclats de rire, des tintements de verres, un joyeux brouhaha, réconfortant. Cette fois, il travaillait avec Mark qui avait toujours du mal à se bouger, car ses muscles étaient enrobés de quelques années de graisse. Blake, derrière le comptoir, s'affairait et faisait mine de chercher une bouteille, mais son regard restait accroché à une table dans un recoin sombre, et proche.

Là-bas, Chris, c'était ainsi que les autres l'appelaient, dominait l'espace. Il était grand, blond et affichait une attitude arrogante, parlant comme s'il était le maître du monde. Chaque phrase qu'il prononçait était accompagnée de grands gestes, pour bien démontrer qu'il avait le contrôle. Sa voix cassante et parfois éraillée trahissait une consommation excessive d'alcool.

À sa droite se tenait une femme vêtue d'un treillis et au crâne partiellement rasé qui riait sans retenue. Elle tenait son verre d'une main maladroite, amplifiée par son ivresse, et renversait parfois quelques gouttes sur la table. Ses yeux, voilés par l'alcool, fixaient Chris avec une dévotion embarrassante.

À sa gauche, un homme massif, vêtu d'un blouson de cuir orné d'une clé à molette rouge, restait en retrait. Plus silencieux, mais pas moins éméché, il triturait un cure-dent entre ses doigts comme un tic nerveux. Son regard flottait entre Chris et le reste de la salle, scrutateur.

Blake tendait l'oreille, captant des fragments de conversation à travers le vacarme. Le blond, qui se faisait appeler Chris, avait parlé de « plants » et de « cannabis ».

Il fanfaronnait sur une forêt, la revendiquant comme s'il en était le propriétaire. Son arrogance transparaissait dans chaque mot, chaque geste, alors qu'il griffonnait quelque chose sur un dessous de verre.

Ensuite, il avait changé de ton. Sur le mode de la confidence, il s'était penché en avant, ses coudes plantés sur la table comme pour ancrer ses paroles dans l'esprit des deux autres. Sa voix avait chuté d'un cran, juste assez pour que ceux autour de lui s'approchent un peu.

– Montpellier et son agglo, c'est notre terrain de jeu, clair ? Ce hangar, c'est pas juste une planque. C'est notre cœur. On produit, on distribue, on écrase. C'est notre heure. Je le sens. On va recruter plus de charbonneurs. Voirbo ? Ce vieux chien est déjà mort. Il ne le sait pas encore, mais c'est terminé.

À l'évocation de ce nom, Voirbo, Blake se raidit. Même lui, en avait entendu parler. C'était un nom chuchoté avec un mélange de crainte et de respect dans certains quartiers de la ville.

« Clé à Molette », l'homme en cuir fronça les sourcils. Sa mâchoire carrée se contracta légèrement, et le cure-dent entre ses doigts s'immobilisa.

– Écoute, Chris, chuchota-t-il. Tu veux vraiment marcher sur les plates-bandes de Voirbo ? Ce mec, c'est pas un rigolo. C'est une machine. Il ne laisse rien derrière lui, juste des cendres. Il a des connexions partout, des hommes, et surtout, il n'a aucun état d'âme. Si tu lui marches dessus, ça ne va pas s'arrêter là. Il va te traquer,

toi et tout ce qui te touche, jusqu'à ce qu'il ait transformé ta vie en champ de ruines. Ce que tu prépares là… ce n'est pas un business. C'est une déclaration de guerre.

Chris se figea, ses yeux bleu glacé se rivant à ceux de Clé à Molette.

– Tu crois que j'ai peur de Voirbo ? Tu veux que je me soumette à un vieux tocard ?

Clé à Molette leva les mains dans un geste instinctif de recul, mais Chris n'en avait pas terminé. Avec une brutalité qui fit sursauter la femme, il abattit sa main lourdement sur la table. Les verres vacillèrent et l'un d'eux se renversa.

– Je vais l'écraser, Clé ! grogna-t-il, chaque mot sifflant comme un avertissement. Lui et sa putain d'organisation. Si le sang doit couler, alors il coulera, et crois-moi, ce ne sera pas le mien. Il a construit son empire sur quoi, hein ? Sur des gars comme toi, qui baissent la tête dès qu'il éternue. Mais moi, je joue pas dans la même cour. J'ai des gars prêts à prendre des risques, des jeunes affamés, pas des vieux chiens fatigués.

Chris se pencha légèrement, et sa voix, basse et tranchante, fusa.

– Je vais lui arracher tout ce qu'il a. Ses circuits ? Court-circuités. Ses fournisseurs ? Déjà, la moitié prête à me rejoindre. Ses planques ? Je les connais toutes. Et si un de ses gars hésite, je l'élimine. Tu sais combien ça coûte de faire éliminer un type par un ado ? Maximum dix mille euros et c'est réglé. Une solution rapide, propre. Alors pourquoi je me priverais ?

Clé à Molette se tut. La violence brutale des paroles de Chris l'avait figé, comme un animal pris dans la lumière des phares. Sa silhouette impressionnante d'ordinaire semblait rétrécir face à l'aura écrasante de son interlocuteur. Les mots qu'il aurait voulu dire restèrent coincés dans sa gorge, noyés dans une peur qu'il essayait maladroitement de camoufler derrière son verre.

Il marmonna quelque chose, un son inaudible, comme une tentative infructueuse de protester. Mais Chris n'en avait rien à faire.

Maud, quant à elle, éclata d'un rire sonore, brisant temporairement la tension. Insouciante ou peut-être trop imbibée pour saisir l'ampleur de ce qui se tramait, elle regarda Chris avec une admiration teintée d'espièglerie.

– Alors, qu'est-ce qu'on fait ce soir, boss ?

Chris releva à peine les yeux, son agacement transparaissant dans un soupir las. Il vida d'un trait son verre avant de répondre d'un ton sec.

– Rien. Moi, j'ai un rendez-vous. Trouve-toi une piaule.

Le regard de Maud s'assombrit un instant, mais son sourire resta figé, une grimace de déni se dessinant sur son visage. Ses yeux se plissèrent, un éclat de colère y dansant brièvement, avant de poser la question qu'il savait déjà qu'elle allait poser.

– Un rendez-vous ? Avec qui ? Tu crois que je suis stupide ? C'est une femme, c'est ça ? Reste avec moi, Chris. Tu sais que, sans toi, je fais que des conneries.

Chris abattit son verre sur la table.

– Fais pas chier, Maud ! Fous-moi la paix ! Fais ce que je te dis et va dormir quelque part !

Elle se renfrogna, son rire s'éteignant comme une flamme privée d'air. Une lueur de jalousie passa furtivement dans ses yeux, mais Chris n'y prêta aucune attention. Il avait déjà détourné le regard, concentré sur son téléphone, et envoyait un message. Son visage n'exprimait rien, sinon une froide indifférence.

Quelques instants plus tard, ils quittèrent le pub.

Blake, toujours derrière le comptoir, attendit que leur silhouette disparaisse dans la nuit avant de s'approcher de la table, un chiffon à la main. Il nettoya la table avec soin, jetant un coup d'œil aux autres clients. D'un mouvement furtif, il glissa discrètement le dessous de verre griffonné dans sa poche. Quelques heures plus tard, dans une ruelle sombre derrière le pub, il tendait l'objet à Gladys. Ses mains tremblaient légèrement alors qu'il racontait les bribes de conversation qu'il avait entendues. Elle l'écoutait en silence, un sourire énigmatique se dessinant sur son visage. Plus tard dans la nuit, sa gratitude devint nettement plus évidente.

Dans le salon de coiffure de Pedro, Blake essayait désespérément de se convaincre qu'il avait bien agi. Le cliquetis des ciseaux et le murmure monotone de Pedro, plongé dans une histoire sans intérêt sur sa belle-sœur, auraient dû l'apaiser. Cependant, au fond de lui, une conviction tenace le rongeait : il avait commis une grosse erreur.

Le Britannique leva les yeux et vit le regard de Chris dans le miroir.

Comment cet individu pouvait-il se retrouver chez Pedro, sinon pour des raisons précises ? Ce n'était pas un hasard.

Il tenta de garder son calme, mais la peur montait

en lui comme une vague incontrôlable. Ses pensées s'emballaient, chaque scénario étant plus sombre que le précédent. Ses mains devinrent moites, et son souffle s'accéléra. Puis, sans prévenir, il bondit du fauteuil, renversant Pedro.

– Hé ! Mais ça va pas ! s'écria Pedro, abasourdi.

Les ciseaux, le rasoir et les flacons d'après-rasage tombèrent dans un fracas de métal et de verre. Les jurons du barbier se mêlèrent aux tintements des objets éparpillés au sol.

Blake ne répondit pas. Il se précipita hors du salon, poussant la porte avec une telle force qu'elle claqua violemment derrière lui.

Dehors, les ruelles de l'Écusson s'étiraient comme un labyrinthe de pavés humides. Blake s'engouffra dans la foule compacte, bousculant les passants sans un mot d'excuse. Les protestations et jurons des badauds glissaient sur lui comme des gouttes de pluie.

La vieille ville était un enchevêtrement de ruelles tortueuses et pavées, un dédale qu'il connaissait par cœur. Il bifurqua brusquement à gauche, puis à droite, espérant semer son poursuivant dans cette toile de venelles. Il avait gagné quelques mètres, suffisamment pour espérer. Mais ce répit fut bref.

Un instant, Blake crut qu'il avait réussi à le perdre. Mais ce répit fut de courte durée. Une silhouette surgit dans son champ de vision, et il se figea : Chris. À présent, il portait un masque de clown, un détail absurde, mais terrifiant. Blake comprit immédiatement : le masque n'était pas pour lui, mais pour les caméras de surveillance éparpillées dans le centre historique. Ce type ne laissait rien au hasard.

La panique reprit le dessus. Blake tourna les talons et se remit à courir, les muscles de ses cuisses brûlaient sous l'effort. Il bifurqua dans une ruelle latérale, heurtant de plein fouet un marchand ambulant. Les ballons multicolores du vendeur s'envolèrent dans un éclat de couleurs, tandis qu'il lui lançait une volée d'insultes.

Tout ce qui comptait à cet instant, c'était l'ombre qui le talonnait, cette présence oppressante qui ne cédait pas. Il courait comme un possédé, ses muscles en feu, ses poumons brûlants, mais son instinct de survie le poussait à ne pas abandonner.

Le souffle court, il poursuivait sa course désespérée. Les passants se retournaient sur son passage, leurs murmures devenant des exclamations d'indignation. Les bruits de la ville se dissolvaient dans un bourdonnement indistinct. Une seule pensée occupait tout son esprit : échapper à son poursuivant.

Il s'engouffra dans une venelle sombre, une de ces venelles étroites où les murs semblaient se refermer sur vous. Derrière lui, un bruit métallique retentit. Pas très bruyant, mais suffisamment pour, qu'il reconnaisse le glissement d'une lame de couteau.

Blake accéléra, dérapant en tournant brusquement dans une autre ruelle. Ses chaussures glissaient sur les pavés humides, chaque pas le rapprochait autant d'un refuge hypothétique que du désastre imminent. La Préfecture. Il devait atteindre ce refuge. Il s'engouffra dans une ruelle étroite, la rue du Puits des Esquilles, une veine sombre et sinueuse qu'il connaissait parfaitement. Son plan était clair : rejoindre la rue de la Barralerie, puis l'avenue Foch, toujours bondée, grouillante de vie et, il l'espérait, suffisamment animée pour qu'il puisse se fondre dans la foule.

Mais, alors qu'il atteignait la rue de la Barralerie, il risqua un coup d'œil derrière lui. Rien. Personne.

L'homme au tatouage avait disparu.

La rue était déserte. Le soulagement le submergea comme une vague. Il ralentit, puis s'arrêta. Courbé en deux, les mains sur les genoux, il cherchait désespérément son souffle, ses poumons brûlants réclamaient une trêve.

Puis, il l'entendit.

Un bruit métallique, suivi d'un claquement sourd.

Toujours concentré sur son poursuivant, Blake n'avait pas perçu le bruit caractéristique d'une moto qui freinait et que l'on mettait sur béquille.

Le jeune britannique redressa la tête, son cœur cognant de nouveau furieusement contre sa cage thoracique. Là, devant lui, un motard venait de descendre de sa moto.

Le casque noir reflétait les lueurs orangées des lampadaires, rendant l'homme encore plus menaçant. Entre ses mains gantées, un fusil dont le canon pointait vers le sol, mais son intention était claire. Le motard fit un pas en avant, imperturbable.

La terreur envahit Blake comme une marée noire. Ses yeux balayèrent frénétiquement la ruelle, cherchant une issue. Mais les murs de la vieille ville, ces murs qu'il avait toujours trouvés si pittoresques, semblaient maintenant se refermer sur lui comme une cage.

Le motard avançait, méthodique, nonchalant, comme un prédateur jouant avec sa proie.

Blake poussa un cri bestial et se précipita vers un bâtiment aux murs vétustes. La porte en bois massive, bleue et écaillée, était son unique espoir. Il se jeta dessus,

frappant, poussant, la suppliant de s'ouvrir. Il s'appuyait avec force contre le panneau pour le contraindre à s'ouvrir. Mais la porte résistait, son mécanisme rouillé transformant chaque tentative en un acte désespéré.

Derrière lui, le tueur continuait d'approcher, imperturbable. Casqué, ganté, une sacoche noire en bandoulière, il était l'incarnation du calme prédateur. Le fusil-mitrailleur semblait une extension naturelle de son bras. Il n'était pas pressé. Il savait qu'il avait tout son temps.

Blake parvint enfin à entrouvrir la porte et tenta de la refermer, de verrouiller l'entrée. Mais c'était peine perdue. La porte, lourde et vieillissante, n'obéissait qu'à contrecœur.

Puis, une botte noire se posa sur le seuil, bloquant l'ouverture.

– C'est la fin de la route pour toi, mon ami, murmura le motard, d'une voix presque tendre, avant de presser la détente.

Avant que le serveur ne puisse réagir, le fusil cracha trois détonations étouffées.

Blake s'effondra, le dos contre la porte, son sang s'écoulant en une mare sombre qui se mêlait à la saleté des pavés.

Le motard s'approcha. L'ombre de son casque se découpait à la lumière vacillante du lampadaire. D'un geste précis, il glissa des sachets de poudre blanche dans les poches de la veste du jeune anglais.

Il recula, satisfait, puis se tourna vers une autre silhouette qui venait d'apparaître.

L'homme au masque de clown.

Les deux assassins échangèrent un regard. Pas un mot ne fut prononcé. Ils enfourchèrent la moto, le moteur rugit une fois, et dans un éclat de phares, ils disparurent dans les ténèbres, laissant derrière eux non pas seulement le silence, mais l'écho glacé d'une exécution parfaite.

***

Le vieil homme, emmitouflé dans des lambeaux de tissus usés, tendit une main décharnée vers le voyageur solitaire posté sous l'abri du tramway. Ses paumes sales semblaient implorer une aumône, mais il savait et sentait qu'elle ne viendrait pas.

L'homme, un quinquagénaire chauve, vêtu d'un manteau hors de prix, tenait fermement une mallette de cuir. Il était absorbé par une conversation téléphonique dont la motivation paraissait être financière, son ton autoritaire résonnait dans le silence pesant de la nuit. Il jetait de brefs et fréquents coups d'œil à la montre de luxe qui ornait son poignet, ignorant totalement le sans-abri.

Plus loin, dissimulée dans l'ombre, une femme observait la scène. Elle portait un treillis vert, ses yeux scrutant chaque détail, chaque geste.

Le chauve raccrocha d'un geste sec, rangeant son téléphone dans la poche intérieure de son manteau en cachemire. Il tourna le dos au vieillard toujours figé à quelques pas derrière lui, la main tendue dans sa supplique muette. Puis le quinquagénaire s'éloigna du mendiant, se dirigeant vers l'extrémité du quai, où les lumières du dernier tram se rapprochaient.

Quelques instants plus tard, la jeune femme, légère

et insaisissable, se glissa derrière l'homme au manteau en cachemire et, d'un geste fluide, subtilisa le téléphone dans sa poche sans qu'il perçoive la moindre secousse.

L'homme d'affaires leva la tête. La rame arrivait, elle n'était plus qu'à cinquante mètres.

À cet instant la jeune femme reparut devant lui, le téléphone dans sa paume ouverte.

– Vous avez laissé tomber ça, dit-elle simplement.

L'homme, surpris, fronça les sourcils. Il récupéra son bien d'un geste brusque.

– Merci, lâcha-t-il sèchement.

Mais elle ne bougea pas. Elle resta là, ses yeux plantés dans les siens. Il fronça les sourcils, puis comprit. Dans un soupir agacé, il sortit un billet de sa poche et le lui tendit du bout des doigts, comme s'il manipulait un objet sale.

Elle le prit sans se presser, un sourire léger joua sur ses lèvres, mais il ne le vit pas. Déjà, il se détournait pour monter dans le tram qui venait de s'arrêter.

Alors que l'homme se dirigeait vers le tramway, la jeune femme se retourna et s'approcha du clochard. D'un geste empreint d'une douceur inattendue, elle lui tendit le billet froissé. Le vieillard leva des yeux fatigués, croisant son regard, dans un échange silencieux empli de compréhension.

Le vieil homme ressentit une chaleur étrange lui envahir le cœur. Il avait vu tant de noirceur dans ce monde, tant d'indifférence et de cruauté, que ce geste de compassion le toucha au plus profond de son être. Sans un mot, il prit le billet, effleurant les doigts fins de la jeune femme avec une délicatesse surprenante.

L'inconnu au manteau sombre, haussa simplement

les épaules. Les portes s'ouvrirent dans un grincement, dévoilant un espace vide, baigné d'une lumière froide. Il monta sans jeter un regard derrière lui.

La jeune femme pivota et s'enfonça dans l'obscurité, ses pas s'effaçant dans le bruit du vent.

Le vieillard s'était réfugié sous l'abri. Il regardait autour de lui, mais le quai était désert. La rame s'éloignait, emportant son ronronnement dans la nuit. Il ajusta ses haillons, tenta de raviver un semblant de chaleur en frottant ses mains calleuses. Puis, lentement, le vagabond se remit en marche, son regard errant vers le sol. Autour de lui, le silence semblait s'épaissir, rompu seulement par le bruissement irrégulier des feuilles soulevées par le vent.

Un bruit métallique le fit sursauter.

Il s'immobilisa, les épaules raides. Quelqu'un se tenait là, derrière lui.

– Qui… qui est là ? demanda-t-il d'une voix tremblante, inaudible.

Il se retourna lentement, le cœur battant comme un tambour.

Lorsqu'il la vit, un large sourire éclaira son visage. La silhouette qui se tenait à quelques mètres de lui était celle de sa bienfaitrice. Un sentiment de soulagement l'envahit, mais quelque chose, dans son regard, le glaça.

La lumière vacillante accrocha un éclat d'acier dans sa main. Le vieillard voulut reculer, mais son corps refusa de bouger. Une main s'abattit sur sa bouche, étouffant son cri avant qu'il ne naisse. La lame, froide et précise, trancha sa gorge en un seul geste. Il s'écroula, les yeux figés dans une stupeur muette. Une tache sombre s'étendit autour de lui, dévorant lentement le béton.

La fille en treillis sautillait légèrement, avec un sourire moqueur.

Puis, elle essuya le couteau sur le bord de son treillis et le rangea. Tout était sous contrôle. Elle remit en place son sac à dos, ignorant les deux caméras de surveillance qui pendaient, inutiles. Vingt minutes plus tôt, elle les avait mises hors d'état de nuire d'un geste précis, les fracassant avec des cailloux ramassés sur le trottoir.

Alors qu'elle s'éloignait, son pas devint plus léger. D'une voix rauque, elle entonna les premières notes de « Bad Reputation », une chanson de Joan Jett and The Blackhearts.

La lumière vacillante de la station se refléta brièvement sur ses bottines couvertes de gouttes écarlates, mais elle n'y prêta pas attention. L'ombre finit par l'engloutir complètement, et la nuit reprit ses droits, lourde, silencieuse, complice.

Au matin du 5 novembre paraissaient deux articles sur le site Internet du quotidien régional :

Un crime lié au trafic de drogue choque le centre-ville : Un serveur abattu rue de la Barralerie

Montpellier – Hier soir, la rue de la Barralerie a été le théâtre d'un crime brutal qui a laissé les habitants sous le choc. Blake, un jeune serveur du pub bien connu, La Voie Maltée, a été retrouvé mort, abattu de plusieurs balles. Les premières investigations suggèrent un lien avec le trafic de drogue.

Les faits se sont déroulés aux alentours de 19 heures. Des témoins ont rapporté des cris déchirants suivis de détonations. Lorsque la police est arrivée sur les lieux, elle a découvert le corps sans vie de Blake, 26 ans, étendu face contre terre. Dans ses poches, des sachets de cocaïne ont été retrouvés, renforçant la thèse d'un règlement de comptes lié à des substances illicites.

Deux hommes ont été aperçus fuyant les lieux à moto, l'un vêtu de noir, l'autre portant un masque de clown. Ces détails troublants rappellent les méthodes brutales et souvent théâtrales utilisées par certains réseaux criminels pour envoyer un message.

« Tout laisse penser à une exécution planifiée », confie une source proche de l'enquête. Les enquêteurs analysent actuellement les enregistrements des caméras de surveillance du quartier, bien que plusieurs d'entre elles soient hors service, un problème récurrent dans la ville.

Le préfet a tenu une conférence de presse tôt ce matin, déclarant : « Ce crime en plein centre-ville est inacceptable. Nos forces de l'ordre travaillent sans relâche pour retrouver les auteurs. »

Pour les habitants, cette tragédie met une fois de plus en lumière les tensions croissantes autour du trafic de drogue qui gangrène certains quartiers. « Ce genre de choses, on ne le voyait pas ici avant », déplore une commerçante du quartier.

Le second avait pour titre :

Bagarre mortelle entre sans-abri : Un homme assassiné près du tram Louis Blanc.

Montpellier – Un drame sordide s'est produit la nuit de lundi à mardi près de l'arrêt de tramway Louis Blanc. On y a retrouvé un homme mort, visiblement victime d'une violente bagarre.

Il était environ une heure du matin quand des riverains ont contacté la police. À leur arrivée, les forces de l'ordre ont découvert le corps inanimé d'un homme encore non identifié, baignant dans une mare de sang.

Les premières constatations révèlent que la victime aurait succombé à des coups violents portés lors d'une bagarre. Sur les lieux, des traces de lutte sont visibles.

Selon une source policière, il pourrait s'agir d'un conflit entre sans-abri, un phénomène devenu tristement courant dans cette zone. La consommation excessive d'alcool et les tensions quotidiennes entre ces groupes ont encore une fois dégénéré en tragédie.

Un détail vient alourdir ce dossier : les caméras de vidéosurveillance, qui auraient pu offrir des indices précieux, étaient hors service. Une défaillance technique qui suscite colère et frustration chez les habitants du quartier.

« Ce boulevard est devenu une zone de non-droit. On se sent abandonnés », témoigne une riveraine excédée.

La municipalité, déjà critiquée pour son manque de réactivité face aux problèmes d'insécurité, s'engage à renforcer la présence policière et à accélérer la réparation des caméras défaillantes. Mais pour ce quartier déjà éprouvé, les promesses ne suffiront pas à effacer l'empreinte de cette nuit de violence.

***

Linda s'était enfoncée dans la forêt, portée par une colère sourde et un besoin impérieux d'échapper aux souvenirs amers de sa matinale. Les injures subies lors de son émission de radio tourbillonnaient encore dans son esprit, brutales, lancinantes.

Elle avançait sur le sentier, les yeux fixés devant elle, mais chaque pas semblait la ramener vers ces mots qui l'avaient rendue furieuse. Autour d'elle, la forêt, immense et silencieuse, l'entourait. Les troncs noueux pa-

raissaient se resserrer autour d'elle, comme si les arbres eux-mêmes l'observaient. Les feuilles mortes crissaient sous ses chaussures, et le vent faisait frémir les cimes.

Une sensation d'étouffement montait en elle, la forêt devenant à la fois refuge et prison. Elle souffla, cherchant à reprendre le contrôle. Ce qui devait être une escapade réparatrice s'était transformé en épreuve.

Elle était partie de Montpellier à midi, à la fin de l'émission, en claquant la porte, l'estomac vide et la tête pleine de colère. À son arrivée au parking de Saint-Jean-du-Bruel, elle avait enfilé son bonnet noir et sorti son sac de randonnée du coffre de la Twingo rouge. Chaque détail avait été pensé : les chaussures robustes, le Canon sanglé collé à son buste, prêt à capturer les paysages pittoresques qu'elle espérait trouver au Tayrac et plus encore.

Mais l'esprit ailleurs, elle avait dévié de sa trajectoire, erré jusqu'à se perdre.

Linda déplia sa carte topographique, l'examinant avec attention. Les sentiers qu'elle avait sous les yeux ne correspondaient plus à ce qu'elle voyait autour d'elle. Une sourde inquiétude la gagna. Gladys, sa colocataire, lui avait noté l'itinéraire, y ajoutant même des annotations. Mais aujourd'hui, elle était seule et Gladys restait introuvable. Près de dix jours sans nouvelles, depuis ce message étrange envoyé au petit matin : « Scoop » suivi de coordonnées GPS. Il ne lui restait plus que cette carte.

Elle serra les lèvres en repensant à ce qu'elle avait ressenti en découvrant le message. De la curiosité d'abord, puis une inquiétude qu'elle n'osait encore formuler. Gladys, l'impulsive, aimait les mystères. Trop parfois. Une disparition sans prévenir ne semblait pas si étrange venant d'elle, mais quelque chose clochait.

Linda replia la carte et la rangea dans son sac, jetant un regard autour d'elle. La forêt paraissait différente. Les arbres semblaient s'être rapprochés, et leurs ombres, plus denses, étaient presque étouffantes. Elle frissonna, non pas à cause du froid, mais du doute qui l'envahissait.

Elle décida de reprendre la marche. Et, si Gladys, le lendemain, n'avait toujours pas donné de nouvelles, Linda contacterait ce journaliste du Clapasien, dont elle avait noté les coordonnées. Mais, dans l'immédiat, il lui fallait sortir d'ici.

Le vent soufflait plus fort à présent, faisant vibrer les branches. Linda avançait, son regard scrutant le moindre détail, espérant retrouver un point de repère.

Affolée, elle réalisait qu'elle avait commis une grave erreur. Elle aurait dû rester prudente, ne pas s'aventurer seule dans cette forêt inconnue et inhospitalière et se faire accompagner… accompagner, mais par qui ?

Prise de panique, Linda s'efforça de retrouver son calme. Elle prit une profonde inspiration, tentant de reprendre le contrôle de la situation en réfléchissant à ses options.

– Il y a peut-être du réseau ici ? murmura-t-elle.

À la recherche de son téléphone, elle ouvrit son sac d'un geste fébrile, fouillant entre l'appareil photo, les câbles emmêlés et les barres énergétiques. Ses doigts glissaient sur chaque objet sans trouver ce qu'elle cherchait. L'angoisse montait chaque seconde. Elle fourragea encore, retournant méthodiquement chaque poche, mais son portable restait introuvable.

Alors, elle vida le contenu du sac sur le sol, éparpillant ses affaires parmi les feuilles et les brindilles. Rien. Absolument rien. La petite étincelle d'espoir qui l'avait portée s'éteignit, remplacée par un vide oppressant.

Une rafale de pensées confuses envahit son esprit : « Où je l'ai mis ? Pourquoi j'ai été aussi stupide ? » Les souvenirs revenaient par vagues.

Un cri de frustration jaillit de ses lèvres lorsqu'elle se rappela l'avoir rangé machinalement dans la boîte à gants de sa Twingo, juste après avoir rédigé ce message au journaliste. Ce message, elle l'avait préparé et n'avait même pas eu le temps de l'envoyer.

L'idée de se retrouver seule, sans moyen de communication, dans cet environnement hostile, la terrifiait. Un frisson lui parcourut le dos.

Elle se figea un instant, tentant de rassembler ses pensées. Elle prit une profonde inspiration, se remémorant les repères de son parcours. Elle avait suivi le petit sentier, puis rejoint la large piste d'exploitation forestière. Ensuite, elle avait viré à gauche sur cette dernière pendant un kilomètre, avant de grimper sur un rocher pour bénéficier d'un splendide point de vue sur le Tayrac et la Dourbie. Elle y avait pris une trentaine de clichés, mais après cela, le souvenir devenait flou. Elle avait pris un chemin, le long de la forêt de châtaigniers et de roches rouges, mais était-ce à droite ou à gauche ? Elle n'en était plus sûre. Elle avait quitté le balisage, fascinée par les couleurs vibrantes de la forêt : les châtaigniers, les roches rouges, la lumière dorée qui perçait les feuillages. Mais cette beauté, qui l'avait d'abord apaisée, semblait à présent se refermer sur elle comme une cage. L'ombre s'étendait, grignotant chaque parcelle de lumière. Elle s'était perdue.

Les larmes lui montèrent aux yeux. Non pas de peur, mais de rage. Tout ce qu'elle avait voulu, c'était s'échapper, s'éloigner de ce foutu studio, de ces collègues qui

l'avaient abandonnée à ces appels d'auditeurs malveillants. Elle revoyait Dan, le chef d'antenne, balancer avec un sourire narquois : « C'est pas pour rien qu'on t'appelle « tête de pioche » ». Les mots résonnaient encore dans sa tête. Ils n'étaient même pas reconnaissants pour tout ce qu'elle faisait pour la station.

Elle avait claqué la porte, leur adressant un geste obscène, incapable de contenir sa colère. La voix de son oncle Pierre résonnait dans sa tête, il lui répétait toujours : « La célébrité, c'est comme ça. Un jour, on t'adule, le lendemain, on te piétine. »

Sa paupière gauche tressaillait d'agacement, un tic nerveux qui trahissait la frustration accumulée. Les souvenirs de l'altercation tourbillonnaient dans sa tête comme des débris dans un torrent.

– « Salut à tous les passionnés de photo qui nous rejoignent en cette fin de matinée », avait-elle lancé à l'antenne d'une voix enthousiaste. « C'est Linda, votre guide à travers l'univers captivant de la photographie. Aujourd'hui, on parle de nos chers appareils photos, alors partagez vos opinions ! Qui se lance ? »

La voix du premier auditeur l'avait percuté comme une balle perdue.

– « C'est moi qui vais me lancer, Linda. Ta dernière émission m'a coûté des clients, tu te rends compte ? T'es qu'une grande gueule qui pige que dalle ! ».

Elle avait inspiré profondément, tentant de garder son calme, mais la provocation l'avait piquée au vif.

– « Eh bien, bonjour à toi aussi, cher auditeur. Il semblerait que tu aies du mal avec les critiques. Si je ne me trompe pas, tu es le patron du magasin Naskamacs à Montpellier, c'est bien ça ? Le même qui a refusé de ga-

rantir un appareil défectueux à l'un de tes clients malgré les délais légaux ? »

Le ton du propriétaire avait grimpé.

– « Critique ? Connasse ! T'as pas critiqué ! T'as détruit ma réputation en direct ! T'as fait fuir mes clients ! »

Le défi était lancé, et elle ne comptait pas reculer.

– « Oh, pardon, je ne savais pas que ton magasin était sacré. J'ai simplement donné mon avis sur la qualité de tes services. Si ça te touche autant, c'est peut-être qu'il y a un fond de vérité, non ? »

– « T'as pas idée de ce que tu racontes, pauvre fille. T'es juste une animatrice qui joue les expertes. Tout le monde sait que tu n'y connais rien. »

Elle avait serré les dents, décidée à ne rien lâcher.

– « Écoute, pauvre tâche, si tu veux jouer dans la cour des grands, il faut accepter la critique. Et si ton magasin proposait des services de qualité, les critiques ne devraient pas t'atteindre autant. »

Il avait éclaté de rage.

– « T'as vraiment du culot, Linda. Tu vas regretter d'avoir parlé de mon magasin comme ça ! »

Elle avait ricané.

– « Oh, j'ai peur… Mais si tu veux régler ça comme des adultes, parlons photo. Sinon, garde ta rage et tes menaces pour toi. »

– « On n'en restera pas là. Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas ! » avait-il lancé avant de raccrocher.

Furieuse, Linda se frotta le front, tentant de chasser les pensées qui tourbillonnaient dans son esprit. Elle se considérait comme une fille intelligente, ayant aisément obtenu sa maîtrise en sociologie. Elle se voyait comme

une photographe de grande valeur, mais gérer efficacement les interactions humaines, c'était un autre défi. Elle se sentait comme une pièce de puzzle qui ne trouvait jamais sa place.

Le souvenir s'estompa, remplacé par le bruissement des feuilles sous ses pieds. La forêt semblait se moquer d'elle, ses teintes d'automne éclatantes offrant un contraste cruel avec la tempête dans son crâne. Les rayons du soleil, filtrés par les branches, parsemaient le sol de taches dorées.

Linda s'arrêta, happée par cette beauté. Son Canon se retrouva entre ses mains presque naturellement. Les nuances de rouge, d'or et de brun se mêlaient dans un tableau vibrant. Le monde paraissait soudain moins hostile, comme si l'objectif de son appareil recréait une harmonie qu'elle avait perdue.

Cependant, au milieu de cette beauté naturelle, un son différent attira son attention : le murmure de l'eau. Une montée d'adrénaline la parcourut. C'était la Dourbie ! L'affluent du Tarn arrosait Saint-Jean-du-Bruel, là où sa voiture était garée. Elle n'aurait qu'à suivre le lit de la rivière pour retrouver son chemin. Elle n'était plus perdue !

Ravie, elle s'avança, dévalant la pente glissante, se frayant un chemin jusqu'à la berge. Elle faillit perdre l'équilibre en atteignant le bord de l'eau, sous le regard vigilant d'un groupe de corbeaux perchés sur les branches d'un chêne. Elle leva la tête et leur adressa un doigt d'honneur, un geste de défi à la fois provocateur et libérateur.

En bas, elle vit un gros tuyau qui plongeait dans l'eau. Des pierres rondes, glissantes, formaient un pas-

sage précaire. Elle s'y engagea, jouant la funambule. L'eau froide lui lécha les chevilles, s'insinuant dans ses chaussures, mais elle atteignit l'autre rive.

Intriguée, Linda s'agenouilla près du tuyau, son regard suivant son tracé sinueux. Il se faufilait à travers la végétation dense, un fil d'Ariane tissé à la hâte qui semblait vouloir la mener quelque part. Mais où ? Et que faisait une telle installation en plein cœur de cette forêt ? La question s'incrustait dans son esprit comme une écharde. D'instinct, elle décida de suivre la pente.

L'appareil photo calé contre sa hanche, elle avançait à pas mesurés, s'enfonçant davantage entre les arbres. Les odeurs de mousse et de terre humide s'intensifiaient, le bruissement lointain de la rivière accompagnant chacun de ses pas.

Puis, la forêt s'ouvrit brusquement sur une clairière. Linda s'arrêta net. Là, devant elle, se dressait un hangar vert kaki, camouflé dans ce décor sauvage. Il aurait pu passer inaperçu, si ce n'étaient les panneaux photovoltaïques alignés sur son côté, inclinés vers le sud, parfaits dans leur symétrie.

Elle réalisa soudain que l'emplacement de ce bâtiment correspondait à l'endroit que son amie Gladys recherchait.

Linda se sentit saisie entre l'excitation et une pointe d'appréhension. Elle jeta un rapide coup d'œil autour d'elle. Personne.

Elle s'approcha du hangar à pas mesurés, s'arrêtant juste devant une vitre poussiéreuse. Elle plissa les yeux pour voir à l'intérieur.

Une succession de plants de cannabis s'étalait sous la faible lumière ! Et, pêle-mêle, des lampes, des câbles

électriques, des ventilateurs, des tuyaux en PVC pour mettre en place un système d'irrigation, des gaines accordéon… C'était ça le scoop de Gladys ! Son cœur battait plus fort. Elle adorait cette sensation. Elle saisit son appareil photo, pressée par le sentiment qu'elle tenait entre ses mains une révélation de premier ordre. Linda plissa les yeux pour essayer de repérer des traces d'activité à l'intérieur de la structure, mais n'en perçut aucune.

La jeune femme grimpa sur des cairons, cherchant un meilleur point de vue.

Sans perdre une seconde, elle leva son appareil photo et commença à mitrailler de clichés les rangées de plants de cannabis.

Elle se pencha davantage, focalisée sur une rangée particulièrement fournie.

Puis il y eut un mouvement.

Un homme se redressa brusquement à l'intérieur. Torse nu, la peau luisante de sueur, il la fixa un instant, comme un prédateur surpris par une lumière soudaine. Il poussa un cri rauque, primal, chargé de fureur.

Linda eut juste le temps de réagir. Effrayée, elle sauta du promontoire improvisé et s'enfuit vers la rivière. Jetant des coups d'œil derrière elle, la jeune femme s'élança à l'assaut de la pente, haletante. Mais, comme dans un mauvais rêve, ses foulées semblaient désespérément lentes.

Elle entendit l'homme hurler :

– Je vais te tuer salope !

La panique s'empara d'elle, elle sentait l'excitation du prédateur à ses trousses. Un rapide coup d'œil derrière son épaule lui glaça le sang : l'homme la poursuivait, une machette brillante dans sa main droite. Son visage,

déformé par la haine, semblait n'être qu'un masque grotesque de rage. Linda sentait l'air froid brûler ses poumons, le vent glacé lui mordait la peau à chaque foulée.

Le bruit des branches cassées derrière elle se rapprochait.

Elle n'osait pas regarder en arrière. Son esprit était envahi par un unique mantra : **ne pas tomber. Ne pas ralentir. Courir.**

La pente était traîtresse, mais elle bondissait comme si sa vie en dépendait, parce que c'était le cas.

Linda atteignit enfin la rivière. Les pierres glissantes du gué ne lui inspiraient aucune confiance, mais elle n'avait pas le choix. Elle bondit d'une roche à l'autre, éclaboussant l'eau glacée qui montait jusqu'à ses mollets.

Elle parvint de l'autre côté, mais son répit fut de courte durée.

Au sommet du talus, dominant la rivière comme une ombre menaçante, la silhouette de l'homme se dessinait, immobile. Le reflet de la machette scintillait dans la lumière pâle du jour.

Il était encore là. Et il la regardait.

Et soudain, un bruit. Un vrombissement distinct. Linda tourna la tête, ses sens en alerte. Ce n'était pas un son qu'on pouvait ignorer, ce grondement rauque d'un moteur fatigué. Une vieille Renault. Elle en était certaine. Ce modèle spécifique, plus ancien que la plupart des voitures qui sillonnaient encore les routes. Elle connaissait ce bruit ; son voisin dans l'immeuble en possédait une semblable.

La route ? Elle se rappela. Elle l'avait vu sur la carte, la D114… Elle calcula rapidement. Deux à trois cents mètres, pas davantage. **Son salut**. Une lueur d'espoir chassa la panique. Elle accéléra le pas, plus rapide, plus

résolue. Mais les branches et les racines éparpillées sur le sol ne lui facilitaient pas la tâche. Elle devait se concentrer, ne pas tomber.

Son pied heurta quelque chose. Une branche ? Non. Une racine. Son équilibre vacilla, son cri de surprise se perdit dans la forêt tandis qu'elle chutait lourdement vers l'avant.

Ses mains se tendirent pour amortir la chute. La terre froide et humide accueillit ses paumes, mais quelque chose clochait. Une texture anormale sous ses doigts. Froid. Mou.

Son cerveau hésita, tentant de nier l'évidence. Mais la réalité s'imposa avec une brutalité terrifiante. Elle avait touché une main. Une main humaine, noire, tranchée net.

Elle hurla, le son étranglé par la terreur. Il fallait qu'elle fuie, qu'elle s'échappe de cet endroit maudit. Pas le temps de réfléchir, pas le temps de comprendre. Les bruits de pas, lourds, résonnaient toujours derrière elle, se rapprochant. Elle se remit à courir, chaque muscle de son corps tendu vers un unique objectif : atteindre la route. Elle l'apercevait, la bande d'asphalte, l'ouverture entre les arbres, comme un réveil à la fin d'un cauchemar.

Elle était proche de la départementale. Un soupir de soulagement, aussi léger qu'il fût, s'échappa de ses lèvres. Elle y était presque. Ses jambes, bien qu'en feu, ne fléchirent pas. Ses yeux balayèrent les alentours. Elle les vit.

Un couple.

Ils descendaient la pente depuis la route en bavardant, leurs silhouettes se distinguaient dans la lumière déclinante de l'après-midi. Une femme en treillis vert,

et un homme grand, blond, coiffé d'une casquette, vêtu d'une veste de cuir noir.

La Renault était garée un peu plus bas.

Linda se précipita vers eux, son visage marqué par l'épuisement, mais animé d'une énergie désespérée.

– Aidez-moi ! s'écria-t-elle, haletante. Aidez-moi, je vous en supplie ! Un homme me poursuit ! Il est armé… une machette !

La jeune femme en treillis s'avança d'un pas, scrutant la forêt, sceptique. Un léger froncement de sourcils apparut sur son visage.

– Je ne vois personne. Vous êtes sûre ?

Sa voix était calme, sans doute trop calme.

Linda sentit la sueur dévaler son front. Ses mains tremblaient. Son esprit était tourmenté, la scène autour d'elle se brouillait à présent. Ses yeux cherchaient des preuves, fixant la forêt, la pente, comme si elle espérait que l'homme apparaisse quelque part.

– Si je vous le dis ! cria-t-elle, d'une voix hystérique. Il y a même… une main coupée là-bas !

Son doigt tremblant désigna l'endroit d'où elle venait.

La femme échangea un regard rapide avec l'homme. Aucun mot ne fut prononcé, mais quelque chose passa entre eux, un signal invisible.

– Calmez-vous, dit l'homme en s'approchant. Venez avec nous, on va aller à la gendarmerie. Vous serez en sécurité.

Linda vacilla légèrement. Ses jambes menaçaient de céder sous elle. Les larmes embuaient ses yeux, brouillant davantage sa vision.

– Venez… insista doucement la femme au treillis, posant une main réconfortante sur l'épaule de Linda, l'incitant à remonter vers la petite route.

Un croassement retentit alors. Linda leva les yeux. Des corbeaux, silhouettes noires, tournaient au-dessus de leurs têtes.

Soudain, tout bascula. D'un mouvement fluide, la femme au crâne rasé se glissa derrière Linda. Un éclat métallique jaillit de sa ceinture. Un couteau. D'un geste précis, clinique, elle tira la tête de Linda vers la gauche et trancha sa gorge d'un coup sec.

Linda s'effondra au sol, les mains instinctivement posées sur sa plaie béante, ses yeux écarquillés par l'incrédulité et la peur, son dernier souffle s'échappant comme un chant bref sous un ciel d'automne.

– Bon sang, Maud ! J'ai cru un instant que tu ne le ferais pas, lança Chris en avançant, un sourire crispé au coin des lèvres.

– Ouais, j'attendais le moment parfait, répondit-elle sans relever les yeux, essuyant méthodiquement la lame du couteau sur son treillis.

Elle ajouta d'un ton sec :

– Rachid ! Il est où ce con ? Rachid ! Bouge-toi, abruti !

Un bruissement de branches précéda l'arrivée de Rachid, torse nu, luisant de sueur, une machette imposante à la main, tremblant de colère, il portait un pantalon de camouflage et de vieux rangers marron sans lacets.

– Hé, parle-moi mieux, rugit l'homme, plantant son regard noir dans celui de Maud.

– Tu devais pas surveiller le bâtiment ? lui lança-t-elle sans détour.

Rachid agita sa machette en direction du corps étendu à terre, son ton oscillant entre la justification et l'inquiétude.

– La gonzesse, c'est comme l'autre, elle est sortie de nulle part ! Tu vois que c'est pas ma faute !

Chris leva une main pour couper court.

– Stop ! Pas de disputes de cour de récré.

Rachid détourna les yeux, haussa les épaules d'un air agacé.

– J'ai rien fait de mal, marmonna-t-il.

Chris pointa du doigt le sol, où le corps gisait comme un simple obstacle à balayer. Il ajouta d'un ton sec :

– Rachid, tu veux que je te dise ce que t'as fait de mal ? Tout ! Maintenant, tu vas ramasser ce foutoir et tout nettoyer. Compris ? Les deux cadavres, tu les fous dans la cavité que je t'ai montrée. Je t'avais déjà dit de te débarrasser du corps de la Black et tu ne l'as pas fait ! Pas d'excuses. Pas de « je sais pas où c'est ».

L'homme au visage rouge et dégoulinant de sueur acquiesça.

– Ouais, ouais, boss. Je vais chercher la brouette. C'est bon, je m'en occupe.

Il esquissa un rire nerveux, mais son regard trahissait son malaise.

Chris le reprit de plus belle.

– Et fais ça bien, Rachid ! Parce que la prochaine connerie, ce sera toi qu'on enterrera.

Puis, il tourna la tête vers Maud.

– Toi, tu fouilles la nana. Rien ne doit rester. Appareil photo, téléphone, tout. Tu vides la carte mémoire et tu balances tout dans le trou. Clair ?

Maud acquiesça.

– Relax, Chris. Je gère.

Chris passa une main sur sa nuque, effleurant le tatouage « MS » gravé par un Maras, un ancien codétenu

salvadorien. Un souvenir brûlant de ses années derrière les barreaux, un marqueur indélébile de ce qu'il était devenu.

– Vérifie son portable. Je veux tout. Si elle a pris une seule photo de notre planque, on est foutus.

Chris haussa les épaules. Il se maudissait. Tout ça n'aurait jamais dû arriver. Le choix de l'endroit lui avait pourtant semblé parfait : une forêt si dense que même les randonneurs les plus téméraires l'évitaient. Plus de sentiers, plus de balises, et des arbres si hauts qu'ils étouffaient toute lumière, brouillant le sens de l'orientation. Ici, on ne distinguait ni le nord ni le sud, même avec un instinct affûté.

Dans l'ombre, à l'insu de tous, Chris avait monté son business. Son hangar, planqué au cœur de ce coin paumé, était devenu l'épicentre d'une culture clandestine. Cinq cents pieds de cannabis. Un modèle d'efficacité.

Cet endroit isolé, en zone blanche, était impossible à détecter. Aucun appareil mobile ne fonctionnait ici. Son installation, éloignée de la petite route, était alimentée en eau par la Dourbie et en électricité grâce aux panneaux solaires qu'ils avaient discrètement installés. Le lieu était autonome, indétectable, et il en était fier. Depuis un an, son business tournait à plein régime, engrangeant des bénéfices considérables. Il avait investi avec prudence : un fast-food, un salon de manucure et un pressing. Des façades respectables, parfaites pour blanchir l'argent sale. Mais, malgré ses succès, une faim insatiable continuait de le ronger. Il voulait plus. Toujours plus. Et pour ça, il ne pouvait pas tolérer le moindre obstacle.

Et pourtant, voilà qu'une autre pauvre idiote était venue s'aventurer sur son territoire. Une inconsciente qui menaçait tout ce qu'il avait bâti.

Quelques minutes plus tard, Maud réapparut avec un trousseau de clés et un bout de papier froissé.

– Pas de portable. Juste ses papiers, une carte, un appareil photo, et les clés de sa bagnole. Une Twingo, si j'en crois le porte-clés.

Chris fronça les sourcils.

Maud tendit le morceau de papier.

– Elle avait ça dans sa poche. Un article de journal. Elle a entouré un nom et une adresse mail. Un journaliste. Titoan Coustou.

– Coustou ? Ce foutu fouille-merde du « Clapasien » ?

Maud haussa les épaules.

– Les journaux, ce n'est pas mon truc. À part les textos, je lis rien.

L'homme glissa le morceau de journal dans sa poche et demanda :

– Tu es sûre que tu l'as bien fouillé, il ne reste rien ?

Maud planta son regard dans celui de Chris.

– Si t'as des doutes, t'as qu'à y aller toi-même, fouille-la !

Chris serra les dents, mais choisit de ne pas répliquer.

– OK. File-moi les clés. Elle doit avoir garé sa caisse sur le parking des randonneurs à Saint-Jean. Viens, on fouille la bagnole. Ensuite, on ira la cramer.

Maud plissa les yeux.

– Je voulais te dire… son visage… je l'ai déjà vu quelque part.

Chris soupira.

– Tu as vu ses papiers. Elle s'appelle comment ?

– Linda Sprentz, elle, crèche à Montpellier, à la même adresse que la Black, celle que cet imbécile de Rachid a eu la flemme d'enterrer profond.

– Allez, laisse tomber. Viens, on a du boulot. Après, on a des livraisons à faire.

Chris se passa une main dans les cheveux. Il glissa les clés dans sa poche et jeta un dernier regard au corps étendu sur le sol. Son esprit travaillait à toute vitesse. Un soupir s'échappa de ses lèvres. Il fallait seulement que tout disparaisse.

***

Assis dans son fauteuil, Titoan Coustou fixait la chaussée sombre derrière la fenêtre. Le vent avait balayé les nuages, laissant le bitume briller sous la lumière froide des réverbères. La sérénité de la rue montpelliéraine contrastait avec l'effervescence de Paris, qu'il avait quitté fin août. Il tourna la tête vers le calendrier mural : 8 novembre.

Les derniers mois lui revinrent en mémoire. Cet été, son journal, Le Clapasien, l'avait envoyé en Île-de-France pour couvrir les Jeux olympiques, un événement gigantesque. Entre le 26 juillet et le 11 août, la capitale française avait été envahie par des milliers d'athlètes et presque autant de journalistes. Sa mission : se focaliser sur les athlètes héraultais, surtout ceux que la lumière des projecteurs effleurait à peine avant de filer ailleurs. Des histoires modestes, peut-être, mais vibrantes de cette humanité que les gros titres oublient souvent.

Chacun de ses articles racontait leurs espoirs, leurs déceptions et leurs victoires. Il ne s'agissait pas seulement de résultats sportifs, mais de fragments de vie qui parlaient à tous.

Plus que du sport, c'était de la chair, de la sueur, des rires nerveux et des larmes silencieuses qu'il avait racontés. Ensuite, il s'était focalisé sur les Jeux Paralympiques, ces héros discrets que la société préfère ignorer jusqu'à ce qu'ils franchissent une ligne d'arrivée. Il se souvenait d'une coureuse amputée qui, à une question banale, avait répondu : « Courir, c'est ce que je fais de mieux. Ma vie commence quand je franchis la ligne de départ. » Cette phrase continuait de résonner en lui, telle une leçon silencieuse de courage.

Mais l'épreuve sportive qui l'avait le plus bouleversé était le marathon. Cette course absurde où chaque participant s'acharnait contre lui-même, contre le temps, contre un vide intérieur que même les spectateurs ne pouvaient combler. Il avait découvert un détail glaçant : les marathoniens perdaient jusqu'à six pour cent de leur masse cérébrale en courant. Puis, huit mois pour récupérer. Huit mois à se reconstruire, à retrouver ce que l'effort avait arraché. Que laissaient-ils vraiment sur le bitume ? Des souvenirs ? Des regrets ? Une part d'eux-mêmes, peut-être…

Son café refroidissait sur la table basse. Titoan leva sa tasse, mais son esprit était ailleurs. Avait-il réussi à transmettre ces histoires, leur intensité ? Il revoyait les stades bondés, le vacarme de la foule, ses carnets remplis de notes serrées. Ces semaines l'avaient changé. Il voyait les choses autrement, captant des détails que d'autres ignoraient. Pourtant, le doute restait. Toujours. Le doute faisait partie de sa personnalité. Il ne changerait pas.

Florentin Ventadour, son collègue, avait partagé cette aventure. Lui s'était concentré sur les épreuves collectives, où plusieurs athlètes héraultais s'étaient illustrés. Mais

Ventadour n'avait pas mâché ses mots sur la partie de la cérémonie d'ouverture où l'on voyait la reine Marie-Antoinette décapitée, la tête ensanglantée sous le bras. Il avait même rajouté une phrase qui lui avait valu de nombreux messages insultants sur les réseaux sociaux, phrase qui accusait le scénariste de cette scène de n'avoir que l'absentéisme scolaire comme seul diplôme.

– Sérieusement, ils ont oublié que les valeurs olympiques étaient d'abord le respect et l'amitié ? Ce truc, c'était une blague ! Et dire qu'ils ont été payés pour ça !

Titoan avait conservé son sérieux. Mais Florentin insistait, le show, avec ses raccourcis et ses clichés, flirtait avec le ridicule. Pourtant, le public avait applaudi. « L'illusion est une drogue », avait écrit Florentin dans un article. Une vérité amère, mais impossible à nier.

Ensemble, ils avaient exploré deux facettes essentielles des Jeux, toutefois, la rédaction du journal avait tangué pendant leur absence.

Mais, quand ils étaient revenus de leur périple parisien, Max Cambiayre, rédacteur en chef, les avait convoqués.

– Huit semaines de congé, chacun, pas une de moins, leur avait-il imposé d'un ton sec, sans attendre de réponse.

Ce n'était pas une faveur. Pas une récompense. C'était une prescription. Comme un médecin face à des patients obstinés.

– Vous en avez besoin, croyez-moi, avait-il ajouté, les lèvres pincées, le regard fatigué, comme s'il portait aussi une partie de leur épuisement.

Pierrette Casterats, l'adjointe de Max, avait recruté trois jeunes pigistes. Des profils prometteurs, disait-elle,

capables de maintenir Le Clapasien à flot en pleine tempête. Ils avaient prolongé leur mission au-delà des congés de Titoan et Ventadour et occupaient toujours les bureaux du journal.

Titoan n'avait pas encore croisé ces renforts, mais leur présence le gênait, sans qu'il puisse vraiment l'expliquer. Non pas qu'il craigne pour son poste, mais il avait l'impression que ces nouveaux venus fouillaient dans une armoire dont il devait posséder seul la clé.

Pour chasser cette pensée, il s'était plongé dans ses propres dossiers. Il les reprenait un à un, méthodiquement, avec cette précision quasi chirurgicale qui le caractérisait. Le salon s'était transformé en un champ de bataille intellectuel : papiers éparpillés, piles bancales de documents, photos étalées comme autant d'éléments d'un puzzle.

Les clichés, soigneusement protégés sous des pochettes plastiques, brillaient faiblement à la lumière.

Chaque pièce était soigneusement classée, étiquetée. Cette obsession du détail était sa marque de fabrique : Titoan Coustou ne laissait rien au hasard. D'autre part, chaque dossier était systématiquement scanné puis sauvegardé sur un disque externe, enfermé dans un coffre-fort et stocké sur un serveur distant.

Cette rigueur lui avait valu une réputation redoutable dans le métier, mais elle l'avait aussi conduit à des nuits d'insomnie comme celle-ci, où la réalité se brouillait entre le présent et les fantômes des enquêtes passées.

Parmi les papiers éparpillés, deux dossiers restaient à ranger. Il les considéra un moment, le regard fixe.

Finalement, il tendit la main vers le plus épais : Ulrich Reinigen.

Il le connaissait par cœur. C'était son « dossier de chevet », celui qu'il gardait toujours à portée de main. Assis devant cette table encombrée, il en passait régulièrement en revue chaque note, chaque photo. Ses doigts effleuraient les bords des feuilles, pour raviver sa mémoire.

Ce dossier, il l'avait repris, annoté et compulsé à maintes reprises depuis deux ans, depuis cette nuit où Reinigen avait disparu dans l'explosion du tunnel d'Aniane.

Ensuite… plus rien. Reinigen s'était volatilisé. Interpol avait diffusé une alerte mondiale, une notice rouge, mais elle n'avait rien donné.

Les rumeurs, elles, ne manquaient pas…

À Buenos Aires, d'abord. On avait retrouvé les corps de narcotrafiquants mutilés dans un appartement cossu. Les témoins disaient avoir aperçu un homme élégant, presque trop raffiné pour les lieux. Plus tard, on l'avait repéré dans une résidence de luxe, mais en quelques heures, le logement avait été vidé. Pas une empreinte. Les caméras de sécurité ? Hors service. Comme si Reinigen n'avait jamais été là. D'ailleurs, était-ce bien lui ?

Puis, Berlin. Cette fois, c'était un bar mal famé, fréquenté par la mafia locale. La police avait découvert un carnage. Les corps portaient les marques d'exécutions minutieuses. Des tirs précis, faits pour tuer nets. Une balle par cadavre. Un rapport mentionnait une silhouette floue, capturée par une caméra dans une ruelle voisine. Les experts pensaient y reconnaître Reinigen. Une heure après, on signalait un homme correspondant à sa description, attablé dans un café à l'autre bout de la ville. Il buvait un espresso, impassible.